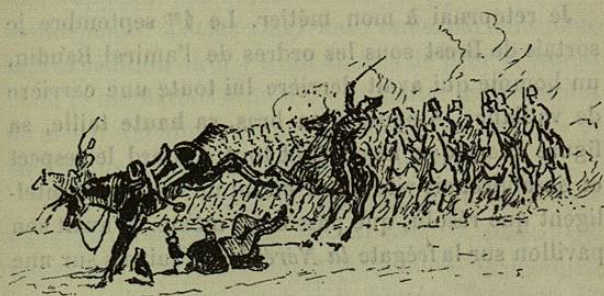


au grand agrément de tout le monde. Les soirées se passaient au théâtre où il y avait un ballet. Un corps de ballet à Lunéville ! L'ingénieux directeur s'en était tiré en composant un scénario chorégraphique intitulé : *les Sabotiers*, où tout ce qu'on demandait à ces dames comme talent était d'agiter en cadence les sabots dont leurs pieds étaient parés. Cela faisait



un grand bruit, qui n'empêchait pas le maire de Lunéville de s'endormir régulièrement tous les soirs dans la loge municipale où il trônait, perché sur une chaise curule aussi haute que la chaise de Thomas Diafoirus. Il tomba même de cette chaise, pendant une représentation à laquelle j'assistais, avec un tel bruit, que, de saisissement, les évolutions du ballet en furent interrompues, et que les officiers de la garnison qui occupaient les stalles, se levèrent avec une inquiétude un peu affectée peut-être, et ne se rassurèrent que lorsque M. le maire, repêché des profondeurs de sa loge, eût été réinstallé sur son perchoir.

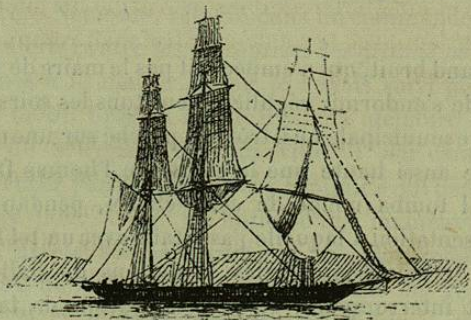
V  
1838

Six semaines n'étaient pas écoulées, que je reprenais la mer à destination du Mexique. L'ordre d'embarquement vint me chercher à Lunéville, près de mon frère Nemours, réfugié dans un commandement de cavalerie contre les entreprises des *grands-parents* acharnés à le marier, et où je l'avais suivi pour le même motif. Grâce à mes frères, ma mémoire fourmille de souvenirs sur Lunéville et son camp. A commencer par ce malheureux capitaine qui perdit sa carrière pour avoir, au milieu d'une manœuvre au galop, arrêté son escadron par le commandement éclatant de : « Obstacle !!! » devant le général comte M\*\*, commandant de la division, qu'une gaité de son cheval avait déposé les quatre fers en l'air sur le sol. Pendant mon court séjour, je logeais avec mon frère au château où un général charmait ses insomnies en sonnait de la trompe toute la nuit,



Je me souviens encore d'une ascension au Donon, au sommet des Vosges, en compagnie de l'aimable famille Chevandier, par un temps admirable. Quelle vue ! Toute la Lorraine, toute l'Alsace, avec le clocher de Strasbourg, toute cette belle contrée que la vieille monarchie, que mes aïeux avaient faite si française ! Hélas !!

Je retournai à mon métier. Le 1<sup>er</sup> septembre je sortais de Brest sous les ordres de l'amiral Baudin, un homme qui avait derrière lui toute une carrière de vaillance. Amputé d'un bras, sa haute taille, sa figure énergique inspiraient tout d'abord le respect et on apprenait vite à voir en lui un chef aussi intelligent que résolu, que passionné même. Il avait son pavillon sur la frégate *la Néréïde*. Je suivais sur une



petite corvette dont on m'avait donné le commandement et dont je venais de faire le rapide armement. Hors les torpilleurs, les bâtiments de flottille, je ne crois pas qu'il existe aujourd'hui, dans toute notre

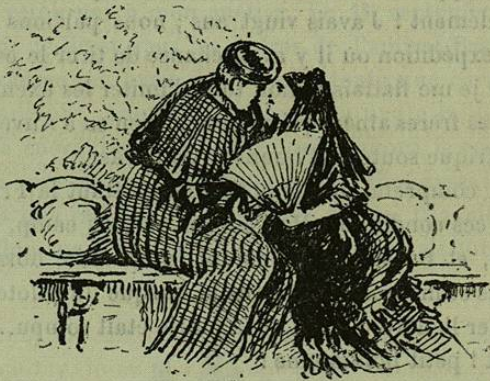
marine, un navire aussi petit qu'elle. Quatre canons de 30 et seize caronnades, des jouets d'enfant, composaient son armement. Son équipage était d'une centaine d'hommes. Mais qu'elle était jolie, avec sa fine carène si ras sur l'eau, son immense mâture inclinée sur l'arrière, et puis quel nom charmant ! Elle s'appelait : *la Créole*. C'était mon premier commandement ! J'avais vingt ans ; nous partions pour une expédition où il y avait chance de tirer le canon et où je me flattais à mon tour d'imiter les exemples de mes frères aînés, qui avaient si bien su à Anvers et en Afrique soutenir l'honneur de la race.

On comprend mon émotion en quittant la France dans ces conditions. Mon ancien aide de camp, Heroux, et Bruat me donnèrent la conduite hors des passes et me quittèrent dans la barque du pilote. Le dernier lien avec le sol de la patrie était rompu... En avant ! petit bonhomme !

Au bout de quelques jours nous étions devant Cadix, la coquette cité andalouse, et un soleil africain, venant en aide à sa coquetterie, on eût dit une fine ciselure du marbre le plus blanc, sortant, comme dans les féeries, d'une mer bleu saphir. Même impression charmeresse lorsque je descends à terre le soir. Je cours à la promenade, l'Alaméda, dont le silence n'est troublé que par le clapotement de la vague qui brise au pied du rempart, ou le frémissement du vent dans les palmiers. J'aperçois des couples mystérieux assis à l'ombre des *alamos* ; la mantille, la robe noire se confondent avec la *capa* et de ces



groupes informes sortent des murmures étouffés, ou le bruit nerveux de l'éventail, semblable au battement d'ailes d'un oiseau prisonnier. Je parcours les rues, la place Santo-Antonio, je vois des balcons délicieux et des yeux de feu qui brillent derrière les grilles ; je vois glisser des tournures ravissantes sur



les dalles blanches que la lune frappe ; je vois toute une ville, toute une population imprégnées du souffle amoureux et la maladie me gagne. Je rêve alors balcons escaladés, baisers, doux entretiens, jaloux drapé dans sa *capa*, coup de cuchillo au coin de la rue, sous le réverbère et toute cette vie de combats, de dangers, de triomphes, sans laquelle vivre n'est point vivre.

Il y eut justement au Puerto de Santa-Maria, pendant notre courte relâche, une de ces courses de taureaux, célébrées par la fameuse chanson que tout

Espagnol fredonne encore aujourd'hui : *Los Toros del Puerto*. Je n'eus garde d'y manquer et me garderai encore plus d'en faire une description, bien que la première espada fût le Chielanero, le plus beau entre tous ces beaux gars et celui qui a, dit-on, excité les plus violentes passions féminines. Il y a cinquante ans, il n'y avait en Andalousie ni chemin de fer ni voitures. Sous le soleil brûlant de septembre, Majos et Majas (les Majos et Majas de Goya existaient encore alors) arrivaient de partout à cheval et rien ne peut donner une idée de la foule bigarrée aux costumes éclatants, de l'orgie de couleurs que présentaient les alentours de la place, où, pour comble de cachet, la police était faite par un escadron de dragons jaunes !

De Cadix, où nous avons trouvé les frégates *la Gloire*, *la Médée* et deux corvettes à vapeur, nous naviguâmes en division et, après trente-six jours de traversée, nous atteignîmes le cap Saint-Antoine, la pointe ouest de Cuba. Arrivés là, l'amiral prit à la *Gloire* et à la *Créole* leur eau et leurs vivres et nous envoya nous ravitailler à la Havane, pendant qu'il continuait sa route sur le Mexique et la Vera-Cruz. Très indifférent à la politique, ayant même toujours eu du dégoût pour elle, j'ai oublié de dire pourquoi nous allions au Mexique ; c'était éternellement la vieille histoire : des réclamations timidement présentées, repoussées ; des forces insuffisantes pour agir ne faisant qu'ajouter à l'insolence des adversaires et alors nécessité d'envoyer une expédition considérable



et coûteuse pour en finir. Une vingtaine de navires de guerre, dont quatre frégates et deux bombardes, allaient bientôt se trouver réunis devant Vera-Cruz avec quelques troupes de débarquement pour mettre le marché à la main au gouvernement mexicain. En attendant, nous allions à la Havane, le commandant Lainé et moi, nous approvisionner, charger tout ce que nous pourrions porter à l'escadre et aussi, m'avait dit en confidence l'amiral, tâcher, moi personnellement, de recueillir tous les plans et renseignements possibles sur les villes, jadis espagnoles du littoral mexicain et la grande citadelle de Vera-Cruz, le fort Saint-Jean-d'Ulloa. Rien ne m'allait comme cette course à la Havane où nous mouillâmes quatre jours après et dont j'avais emporté, sept mois auparavant, de si agréables souvenirs. Aussi, dès que j'eus fait et rendu, les visites officielles me précipitai-je au théâtre Tacon où, dans une loge d'avant-scène que je connaissais bien, j'aperçus la charmante femme qui, à mon premier passage, avait si gentiment commencé mon éducation de fumeur.

Les plus mauvaises nouvelles nous arrivèrent du Mexique. Pendant que l'amiral Baudin s'y rendait, en quelque sorte à marches forcées, les navires qui nous y avaient précédés avaient à peu près abandonné le blocus. La frégate *l'Herminie* était partie pour la France qu'elle ne devait pas atteindre. Elle fit naufrage aux Bermudes. *L'Iphigénie*, toujours commandée par le capitaine de Parseval, avait dû s'éloigner à son tour, n'ayant plus qu'un débris d'équipage, la

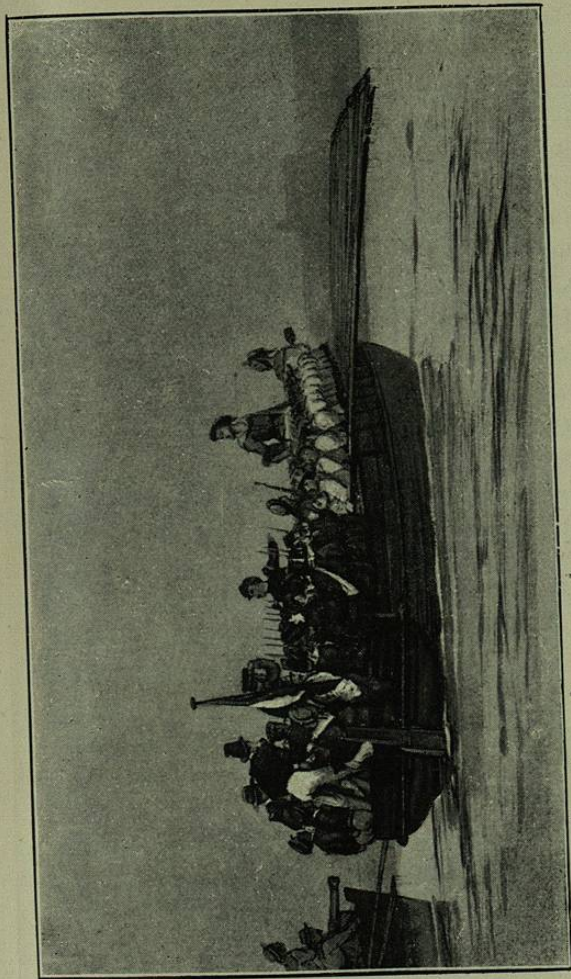
fièvre jaune qui sévissait avec violence, ayant fait à bord les plus grands ravages. Que de bons amis dont j'appris la mort ! Il ne restait au commandant Parseval qu'un officier ! Kerjégu, qui fut plus tard mon collègue à l'Assemblée nationale, et un aspirant, Sauvan, pour l'aider à emmener sa frégate. Un ouragan était survenu aussi, qui avait causé les plus graves avaries à nos croiseurs. J'en vis arriver deux, *l'Eclipse*, commandant Jame de Bellecroix, et le *Laurier*, capitaine Duquesne, qui avaient démâté dans la tempête et s'étaient arrangé une mâture de fortune, à l'aide de laquelle ils avaient réussi à se traîner au port. Toutes les voiles emportées, livré sans défense à l'ouragan, le capitaine du *Laurier*, Duquesne, et le second Mazères s'étaient attachés sur le pont, après avoir enfermé l'équipage en bas. La violence du vent coucha complètement le navire sur le flanc, si bien que le lieutenant Mazères, emporté par une lame se rattrapa à la grand'hune et parvint à regagner le pont. Un instant après, la fureur de la mer brisa les deux mâts du brick et le sauva en lui permettant de se redresser.

Laissant tous ces éclopés se raccommoder comme ils pourraient, le commandant Lainé mit à la voile avec sa frégate et m'ordonna de le suivre. Après une rapide traversée, nous sommes à Sacrificios, l'ancre le plus rapproché de Vera-Cruz. Nous y apprenons que le capitaine de la *Médée*, M. Leray, est en mission à Mexico. Puis l'amiral lui-même s'en va à Xalapa, pour y conférer avec les ministres mexicains.



Pendant ce temps la routine du blocus continué, agrémentée par des privations de toute sorte, la ration d'eau, la fièvre jaune. L'eau nous est apportée de la Havane ; elle vient dans des barriques d'où elle sort quelquefois noire et infecté. La fièvre jaune se promène. Un soir, j'étais resté à pêcher le long du bord jusqu'à onze heures, avec un aspirant de première classe, robuste, bien portant, qui avait été mon élève de quart sur la *Didon*. Il avait l'esprit frappé de certains pressentiments. J'essayai de le remonter, sans y réussir. A six heures du matin, le terrible vomito l'avait emporté ! Pauvre *Gouin* ! je l'aimais bien. Nous l'enterrâmes sur l'îlot de Sacrificios, ce sinistre cimetière que les zouaves baptisèrent plus tard : le Jardin d'Acclimatation.

Peu d'incidents pour varier la monotonie de ces semaines d'attente. Un jour où j'étais allé dans mon canot faire des sondages très près de terre, le long de la côte qui s'étend de Vera-Cruz à Anton-Lizardo, je vis arriver au galop à travers les dunes un escadron de lanciers mexicains en grands chapeaux blancs, semblables à un escadron de picadores de place de taureaux. Ces hommes allaient peut-être nous envoyer des coups de carabine et nous étions sans armes pour riposter, aussi m'avisai-je d'un expédient qui réussit. Au lieu de fuir à forces de rames, j'ordonnai à mes canotiers de rester immobiles sur leurs avirons, pendant qu'avec l'aide de deux hommes je faisais le simulacre de mettre péniblement en batterie, de charger et pointer une lourde pièce d'artillerie qui



1. Fabre Lamauvrelle, lieutenant de vaisseau. 2. Prince de Joinville, capitaine de corvette. 3. Romain Desfosses, capitaine de corvette. 4. Chanchard, capitaine de génie.

No 17. — MEXIQUE. — Départ pour la surprise de Vera-Cruz.



n'était autre qu'une longue-vue à gros objectif dont j'étais pourvu. L'effet fut électrique ; nous vîmes l'escadron mexicain détalé ventre à terre dans toutes les directions, à la joie de mes canotiers. Une nuit, autre aventure. L'amiral m'envoya faire avec MM. Desfossés, Doret et deux officiers du génie, le commandant Mangin-Lecreux et le capitaine Chaudard, une reconnaissance assez originale. Pour comprendre la nature de cette reconnaissance, il faut savoir que le fort Saint-Jean-d'Ulloa est assis sur un grand récif, séparé de la Vera-Cruz par un étroit bras de mer. Bâti sur le bord de ce récif qui regarde la ville, ses murailles, où sont scellés d'énormes anneaux pour l'ancrage des grands navires, descendent à pic dans la mer. De l'autre côté un glacis plonge dans une espèce de grand lac, formé par deux bras de récifs à fleur d'eau qui s'étendent très loin au large. L'amiral voulait savoir si cette espèce de lac intérieur avait un fond uni, s'il était guéable et si, en cas de besoin, on pourrait atteindre par là le glacis et les murailles du fort, lorsque le canon les aurait éventrées.

Donc nous partîmes une belle nuit, gagnâmes la ceinture des récifs loin du fort, y débarquâmes et marchant dans l'eau que nous avions, dès le début, à mi-cuisse, nous nous dirigeâmes vers le fort en sondant devant nous avec de grands bâtons. Partout nous trouvâmes à peu près la même profondeur et un fond de sable recouvert d'herbes courtes. Sans doute la mer avait à la longue lancé tout ce sable



par-dessus la chaîne des coraux, et les courants l'avaient nivelé. Après une longue et fatigante marche dans l'eau, qui nous obligeait à souffler de temps en temps, et où nous nous disions tout bas comme dans cette gravure où Raffet a représenté une reconnaissance analogue : « Il est défendu de fumer, mais vous pouvez vous asseoir, » nous arrivâmes presque au glacis, entendant tout près de nous le cri des sentinelles : Alerta ! Le commandant Mangin, qui tenait à toucher de la main le glacis, était en avant de nous de quelques pas, lorsqu'une clameur éclata dans le fort, tout s'illumina et en un clin d'œil nous vîmes paraître sur la crête des glacis une cinquantaine de soldats, dont les fusils étincelaient. Ils descendirent à toute course et se précipitèrent dans l'eau à notre poursuite. Naturellement nous détalâmes aussi rapidement que nous pûmes. Pendant quelques instants, ce fut une véritable lutte de vitesse, et le commandant Mangin fut au moment d'être pris. Les hostilités, bien qu'imminentes, n'étaient pas commencées ; les soldats ne tirèrent pas et se lassèrent de nous poursuivre. Nous rentrâmes sans autre incident que le passage entre nos jambes de gros poissons dont la mer phosphorescente révélait tous les mouvements. Était-ce des requins, très nombreux dans ces parages ?

L'amiral savait ce qu'il voulait savoir.

Peu de jours après, la danse commença. L'amiral embossa les trois frégates : *Néréide*, *Gloire*, *Iphigénie*, celle-ci revenue de la Havane, — avec un équi-

page complété par celui du brick de Duquesne, et les deux bombardes, et attaqua le fort. Je lui avais demandé à être de la fête et, à ma grande douleur, il m'avait refusé, trouvant mon bateau trop petit, trop insignifiant. « Je ne peux pas vous admettre, j'ai laissé aussi de côté la *Médée*, une frégate, dont je trouve l'artillerie insuffisante. » Il m'envoya en observation pour juger le tir des bombardes et le faire rectifier au besoin.

Avant l'ouverture du feu, survint un incident qui me mit directement en cause. L'attaque étant imminente, les navires qui se trouvaient à l'ancre ou amarrés sous le fort, s'empressèrent de partir et ils vinrent passer tout près de mon poste d'observation. A ce moment l'amiral m'adressa ce signal : « Le bâtiment en vue paraissant suspect, ordre de l'arrêter. » Evidemment à travers l'ambiguïté des formules des signaux, c'était l'ordre de saisir un ou plusieurs des bâtiments qui sortaient du port. Il y en avait quatre, à savoir : un belge, frété par l'amiral, pour recueillir les sujets français habitant Vera-Cruz, qui se sentiraient menacés. Ce ne pouvait être ce navire-là. Ensuite un bâtiment américain, quasi-bâtiment de guerre, portant flamme et canons, ce qu'on appelle un *revenue schooner*. Troisièmement le paquebot anglais *Express*, portant lui aussi flamme et canons, commandé par un lieutenant de la marine anglaise et inscrit comme navire de guerre sur le *Navy-list*. Dans mon esprit, ce ne pouvait être aucun de ces deux-là. Restait un navire hambourgeois, au-